28

l'appartement
a deux maîtres
th: du vaudeville

L'APPARTEMENT

A DEUX MAITRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. Desaugiers,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 11 *août* 1811.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1811.

PERSONNAGES.

VALSAIN, jeune officier, amant de Mad. de Solange ;	M. *Julien.*
Mad. de SOLANGE, jeune veuve ;	Mad. *Hervey.*
M. DUCLOS, oncle de Valsain,	M. *Lenoble.*
Mad. BERTRAND, propriétaire de maison ;	Mad. *Bodin.*
M. DUTRECHT, marchand tapissier ;	M. *Edouard.*
GERMAIN, valet de Valsain ;	M. *Seveste.*
FINETTE, suivante de Mad. de Solange ;	Mlle. *Minette.*
Des Porteurs, personnages muets.	

La scène se passe à Paris. Le théâtre représente un salon à moitié meublé. Trois portes sont dans le fond, et deux sur les côtés. Un secrétaire garni de papiers, plumes et encre est à la gauche du spectateur, une fenêtre à la droite.

L'APPARTEMENT A DEUX MAITRES, COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

Mad. BERTRAD, *seule à la fenêtre.*

Ah ! ah ! ce sont les meubles ? montez, mes amis... prenez garde au réverbère qui est au coin de l'escalier. Là.... un peu à droite.... C'est cela.... (*revenant.*) Voilà donc mon second occupé!... je le fais un peu payer, c'est vrai, mais le quartier est si beau, la vue si variée!.... deux fenêtres sur la rue Cérutti, quatre sur le boulevard Italien, trois sur un jardin magnifique.... et puis le plaisir d'un voisinage choisi que ne déparera pas ma nouvelle locataire . . . . La petite bretonne est jeune et jolie... et la tournure de ses gens me confirme dans l'opinion que j'avais d'elle. C'est une femme comme il faut, très-comme il faut, et c'est à quoi doit tenir une propriétaire qui veut achalander sa maison.

Air : *de contredanse.*

De peur de danger
Ne pas loger
Un étranger
Sans exiger
De sa naissance,
Connaissance,
Et ne vouloir
En recevoir
Que d'un grand nom
Ou d'un grand ton,
C'est la manière
De bien faire
Une maison.
Voit-on
Bogkey, calèche ou phaëton
La nuit, le jour
Sortir tour à tour
Et rentrer dans la cour ?
Soudain,
Le lendemain,

De grand matin
Passant, voisin
S'informent du bel
Hôtel.
Voilà
Votre maison qui va
Qui va,
Et c'est déjà
A qui la verra,
La louera,
L'habitera ;
Bientôt,
Du bas en haut,
Vos logemens,
Petits et grands,
Quelque soit leur prix,
Sont pris.
De peur de danger, etc.

SCENE II.

MAD. BERTRAND, GERMAIN, FINETTE, des porteurs.

GERMAIN.

Nous y voici. Le secrétaire de ce côté.

FINETTE.

Par ici la toilette.

GERMAIN.

Bien, mes enfans ; maintenant allez chercher le piano, et à votre retour, je vous donnerai de quoi boire à ma santé! allez. (*Les porteurs sortent.*)

MAD. BERTRAND.

Un piano ! madame est donc musicienne ?

FINETTE.

Ah! c'est vous, madame Bertrand... Oui, sans doute elle est musicienne, et elle n'aura pas été un mois à Paris, que tous les concerts la réclameront Vous l'entendrez.

MAD. BERTRAND.

Je m'en fais d'avance un plaisir, car telle que vous me voyez, je raffolle de musique, je me rappelle même encore certains airs d'opéra-comiques, qu'autrefois je chantais d'une manière peu commune, j'ose le dire ; mais où j'excellais, c'est dans l'air : *barbare amour*.... mon mari m'accompagnait de la flûte, et quand nous arrivions à ce point d'orgue... vous savez.... nous étions couvert d'un brouhaha d'applaudissemens qui empêchait d'entendre le reste. Mais, dites-moi, madame joue donc aussi du violon ?

GERMAIN.

Du violon?

MAD. BERTRAND.

Oui, j'en ai vu apporter un hier.

GERMAIN, *faisant des signes à Finette.*

C'est son mari.

MAD. BERTRAND.

Son mari! je croyais qu'elle était veuve.

GERMAIN.

Nous aussi, mais monsieur est ressuscité.

MAD. BERTRAND.

Bah!

GERMAIN.

Oui, vraiment, je l'ai rencontré samedi dernier, revenant de l'armée, où il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille.

MAD. BERTRAND.

Le pauvre cher homme!

FINETTE.

Et dans la crainte que la nouvelle d'un événement aussi heureux, annoncée trop brusquement ne produisît sur madame une révolution.... car vous sentez qu'une femme qui s'est vue dix-huit mois veuve, et qui retrouve tout-à-coup son mari...

MAD. BERTRAND.

Oh! c'est fait pour saisir, c'est fait pour saisir.

FINETTE.

Nous sommes donc convenus de ne lui en rien dire, jusqu'à ce que nous l'ayons préparée par degré à cette apparition inattendue.

GERMAIN.

Et nous ne doutons pas que votre discrétion à cet égard n'égale la nôtre.

MAD. BERTRAND.

Vous me rendez justice.... Cependant, dites-moi, la reconnaissance tardera-t-elle beaucoup?

GERMAIN.

Vingt-quatre heures tout au plus, puisque son mari emménage ici comme elle, et qu'il est difficile d'habiter longtems le même appartement sans se voir.

MAD. BERTRAND.

J'aurais pourtant eu bien du plaisir à lui porter moi-même cette heureuse nouvelle.... le veuvage est une chose [illegible] si triste! Mais voyez donc l'heureuse résurrection!

AIR : *Com' ça vient, com' ça passe.*

Cela tient du prestige....
Quel bonheur, si feu mon mari
Par le même prodige
Pouvait ressusciter aussi.

GERMAIN.

Vous vous plaignez du veuvage
Mais un jour il peut finir....

MAD. BERTRAND.

Ah! mes enfans, à mon âge
Tenir vaut mieux que courir.

ENSEMBLE.

Cela tient du prestige, etc.

FINETTE.

Vous nous entendez bien,
Ne dites rien.

MAD. BERTRAND.

Eh! non, vous dis-je
Je sais quand il le faut
Ne pas dire un seul mot....
De trop!
Mais pouvoir revoir encor
Un mari qu'on croyait mort,
Quel effet
Cela vous fait!
Ah! c'est (*bis*)
Ah! c'est pour en mourir
De plaisir.

ENSEMBLE.

Cela tient du prestige,
Quel bonheur si feu son/mon mari, etc.

SCENE III.

FINETTE, GERMAIN.

FINETTE.

Eh! bien, Germain, que penses-tu de cette résurrection?

FINETTE.

Eh! bien, Finette, qu'en penses-tu toi-même?

GERMAIN.

Ce que nous faisons est d'une hardiesse!...

GERMAIN.

J'en conviens.... mais sans ce petit coup de tête, plus de Germain pour Finette, plus de Finette pour Germain.

FINETTE.

Pour accélérer l'union de nos maîtres, et par conséquent la nôtre, les marier de notre autorité privée, et les loger à leur insçu, dans le même appartement.

GERMAIN.

Le grand mal !.... Monsieur Valsain à peine arrivé à Paris, où sa maîtresse ne l'avait précédé que d'une semaine, au plus, ne m'a-t-il pas ordonné de retenir un logement dans la maison qu'elle habiterait, pour être plus à portée de la voir à chaque instant du jour...

FINETTE.

Je le sais, il n'y en avait plus de vacant.

GERMAIN.

Je n'avais donc rien de mieux à faire pour remplir ses vues que de le supposer mari de madame de Solange, et confondre les meubles qu'il m'avait chargé d'acheter pour lui avec ceux que tu achetais pour elle ; trait de génie sublime qui ne manquera pas, d'après le faible reconnu de ta maîtresse pour mon maître, d'entraîner leur mariage....

FINETTE.

Ou notre congé.

GERMAIN.

Oui, je conçois qu'une âme étroite, en pareille circonstance, hésiterait, craindrait, calculerait.... mais celle de Germain...

FINETTE.

Sort de la sphère commune.

GERMAIN.

Tu l'as dit. De quoi diable aussi ta maîtresse, femme charmante, sans doute, et par conséquent capricieuse, s'avisait-elle, au moment d'épouser mon maître, de changer tout-à-coup d'avis et de le planter là, la veille du mariage ?

FINETTE.

Le lendemain passe, n'est-ce pas ?

GERMAIN.

Sans doute, cela se voit tous les jours.

FINETTE.

C'est la maudite légèreté de ton maître qui a causé tout le mal ; je lui avais prédit vingt fois ce qui vient de lui arriver, mais il n'a jamais voulu me croire, et si tu t'en souviens encore, la dernière infidélité qu'il nous a faite était d'une inconséquence....

GERMAIN.

Elle a été le signal de notre séparation.

FINETTE.

Que de larmes j'ai versées, en t'annonçant ce funeste départ !

GERMAIN.

Je t'ai payée de la même monnaie.

FINETTE.

Je l'ai crue fausse un instant.

GERMAIN.

Fausse? ah Finette! si j'avais le tems de te peindre l'état de mon cœur à ce terrible moment.... Mais voyons d'abord l'état des meubles.

(*Il tire un papier de sa poche.*)

FINETTE.

Bah! ils sont payés....

GERMAIN.

Oui, les tiens.... mais les nôtres....

FINETTE.

Ils sont encore dus!

GERMAIN.

Hélas! oui, et monsieur Dutrecht est un créancier impitoyable.

FINETTE.

Qu'importe! le plus pressé est de si bien répandre dans la maison, et même dans le quartier, le bruit du mariage de nos maîtres, qu'ils ne puissent plus se séparer sans un éclat, un scandale, dont l'idée seule épouvantera madame de Solange, et la décidera à ne rien défaire de tout ce que nous aurons fait.

GERMAIN.

Bien raisonné, notre mensonge devient réalité.

FINETTE.

Nos maîtres se marient.

GERMAIN

Nous suivons leur exemple.

FINETTE.

Arrive le jour des noces....

GERMAIN.

Que termine un superbe festin.

FINETTE.

J'en fais les honneurs.

GERMAIN.

Le sein paré du bouquet nuptial.

FINETTE.

Et toi la tête décorée.

GERMAIN.

Ah! quelle aimable perspective!

FINETTE.

Mais avant tout faisons nos conditions.

AIR : *le Premier Pas.*

Abjures tu ta soif inextinguible,
Buveur insigne et pour tel reconnu?

GERMAIN.

Je jure au vin une haine invincible;

FINETTE.

Ah! c'est trop fort, mon cher, à l'impossible
Nul n'est tenu. (*bis*)

GERMAIN.

Me promets-tu d'être toujours sensible,
Toujours fidèle au traité convenu.

FINETTE.

Oui, je te jure un amour..... infaillible.

GERMAIN.

Ah! c'est trop fort, ma chère, à l'impossible
Nul n'est tenu. (*bis*)

Mais j'oublie avec toi cette lettre de mon maître pour son oncle.

FINETTE.

Celui dont il doit un jour avoir la fortune?

GERMAIN.

Qu'en attendant il mange en détail.

FINETTE.

Sais-tu ce qu'il lui marque?

GERMAIN.

Il l'invite à venir le voir.

FINETTE.

A venir le voir!.... Cet oncle va tout gâter, attends à demain.

GERMAIN.

Impossible, il nous apportera de l'argent.

FINETTE.

Mais s'il voit ma maîtresse?

GERMAIN.

Tâche de l'éloigner.

FINETTE.

Par quel moyen?

GERMAIN.

Ma foi....

FINETTE.

Ah! mon dieu! je l'entends, c'est elle!

GERMAIN.

Je me sauve par le petit escalier.

FINETTE.

Où l'enverrai-je?

GERMAIN.

Au bal, au spectacle....

FINETTE.

Et si elle s'y refuse?

GERMAIN.

Au diable. (*Il sort par une porte latérale.*)

FINETTE.

Ah! Finette, Finette dans quel guépier t'es-tu fourrée ?

SCENE IV.

MAD. DE SOLANGE, FINETTE.

MAD. DE SOLANGE.

Enfin, me voici chez moi!.... bon dieu! quel univers que ce Paris!.... quel tourbillon! quelle afluence!.... j'ai cru que je n'arriverais jamais.

(*Elle va ouvrir le secrétaire et y dépose une bourse.*)

FINETTE.

C'est comme la rade de Brest, madame, un flux et reflux continuel.

MAD. DE SOLANGE.

Spectacles, promenades, édifices, tout y séduit, tout y transporte... Ah! ma patrie, ma pauvre patrie, qui figurez si mal auprès de la capitale du monde, je crains bien que vous n'ayez reçu mes éternels adieux.

FINETTE.

Eternels!....

MAD. DE SOLANGE.

Cela te surprend, Finette? rien n'est pourtant plus vrai.

DUO nouveau de Doche.

Oui, c'est un parti pris
Je me fixe à Paris,
Au sein des ris
Tout y plait, tout enivre,

FINETTE.

Dans ce séjour divin,
Regret ennui, chagrin
Voudraient envain
De leurs traits nous poursuivre.

MAD. DE SOLANGE.

Et quand au plaisir tout s'y livre
Se reléguer dans un climat lointain,
Je soutiens que ce n'est pas vivre.

MAD. DE SOLANGE ET FINETTE.

Non, ce n'est pas vivre (*bis*)

MAD. DE SOLANGE.

Spectacles, bals et concerts.

FINETTE.

Billet doux, en prose en vers.

MAD. DE SOLANGE.

Laquais, chevaux et Wyskis,...

FINETTE.

Bien ou mal acquis
A Paris on a tout, on a tout, et je dis
Que Paris pour mon sexe est un vrai paradis.

MAD. DE SOLANGE ET FINETTE.

Oui, c'est un paradis.

MAD. DE SOLANGE.

Que voit-on à Brest ma patrie ?
Une mer souvent en furie.

FINETTE.

Des vaisseaux qu'à la voile on met
Encor, si le tems le permet.

MAD. DE SOLANGE.

Des calmes plats ou des tempêtes,

FINETTE.

Des joueurs, de mauvaises têtes.

MAD. DE SOLANGE.

Des amateurs toujours rêvant,

FINETTE.

Et des maris le plus souvent,
Ou riant, ou jouant, ou fumant, ou buvant;
Ah! pour une femme
Qui n'a pas vingt ans,
Voilà sur mon âme
Un beau passe-tems. (*ter*)
Non, à Paris tout nous réclame.

MAD. DE SOLANGE.

A Paris tous les jours sont beaux,

FINETTE.

A Paris on fait des cadeaux.

MAD. DE SOLANGE.

A Paris, les jeux se succèdent,

FINETTE.

A Paris, les hommes nous cèdent.

MAD DE SOLANGE.

Bref, le temple du goût, des talens et des ris.

ENSEMBLE.

C'est Paris! c'est Paris! c'est Paris! c'est Paris!
C'en est fait, c'en est fait, c'est un parti bien pris,
C'est un parti bien pris
Nous restons à Paris.

FINETTE.

Ainsi, voilà Brest décidement oublié, disgracié....

MRD. SOLANGE.

Oh! très-décidement.

FINETTE.

Et ses habitans sont-ils tous compris dans la proscription ?

MAD. SOLANGE.

Je n'en connais pas un à comparer pour l'esprit, la galanterie, la tournure, à ceux de cette ville enchanteresse.

FINETTE.

Pas un, c'est beaucoup dire, et si j'osais vous citer....

MAD. SOLANGE.

Oh! la jolie toilette! (*Elle arrange ses cheveux devant le miroir.*)

FINETTE.

Mais vous m'avez interdit son nom. Pauvre jeune homme!

MAD. SOLANGE.

Aurais-je mon chapeau ce soir?

FINETTE.

Oui, madame.... modeste, sensible, généreux. (*Elle regarde la bague qu'elle a au doigt.*)

MAD. SOLANGE.

Et mon piano?....

FINETTE.

Vous l'aurez ce matin, madame. Avec quelle grace il portait l'uniforme, et comme ce panache flottant annonçait bien un favori de Mars! s'être brouillée avec lui si subitement!....

MAD. DE SOLANGE.

Ce pauvre Valsain t'intéresse donc bien fort?

FINETTE.

Ah! madame, quel prodige! c'est la première fois, depuis notre arrivée, que j'entends son nom s'échapper de votre bouche.

MAD. DE SOLANGE.

Point d'observation, mademoiselle..... Comme il a dû être surpris d'un aussi brusque départ.

FINETTE.

Surpris?..... Dites accablé, foudroyé; et je ne serais pas étonnée que nous le vissions au premier jour.

MAD. DE SOLANGE.

Depuis que je suis à Paris, n'a t-il pas eu vingt fois le tems d'arriver, de tomber à mes genoux, d'y implorer un pardon que j'aurais peut-être eu la faiblesse de lui accorder; car je l'aimais au moins; et sans l'exemple de ma cousine, qui se repentit au bout de quatre mois d'avoir épousé le colonel Dorsey, ami de Valsain et à-peu-près du même caractère, j'aurais une seconde fois immolé ma liberté.... Mais j'ai réfléchi fort à propos, et je me suis bien promis de rester fidelle au nom de l'époux qui pendant six ans avait fait mon bonheur.

AIR : *du Doche.*

Nos deux cœurs formés l'un pour l'autre
N'eurent jamais qu'un sentiment;
Dans un siècle tel que le nôtre
Prodige vraiment est surprenant.
Non, non, je n'ose plus prétendre
A ces beaux jours trop tôt finis
Un bon époux est un phénix
Qui ne renaît pas de sa cendre.

FINETTE.

Ah! mon dieu! moi qui oubliais de vous remettre cette lettre.

MAD. DE SOLANGE, *saisissant vivement la lettre.*

De Valsain?... Donnez donc? (*elle décachète la lettre*) Non... (*d'un ton piqué*) Il a très-bien fait de ne pas m'écrire... Il se doute bien que sa lettre serait mal reçue. Elle est de madame Dorville... Elle me propose une loge à l'Opéra pour ce soir? j'accepte. Elle demande réponse?... je vais la lui faire. Concert ce matin, spectacle le soir, bal de nuit! c'est charmant! c'est enchanteur! (*elle écrit*).

FINETTE.

Il est malheureux que l'isolement où le veuvage vous laisse, ne vous permette pas de vous livrer entièrement à tous les plaisirs de votre âge. Le monde est si méchant!... Au lieu qu'une jeune femme présentée par son mari peut chanter, rire, danser partout où bon lui semble, sans que personne puisse y trouver à redire.

AIR : *du Roi et le Pélérin* (de Darondeau.)

Un époux est souvent un maître,
Mais il est toujours notre appui,
Sans nous, il peut tout se permettre
Et nous ne pouvons rien sans lui. (*bis*)
Fut-il vieux et d'humeur jalouse
N'y regardons pas de si près ;
Tel qu'il est d'abord on l'épouse
Et, s'il se peut, on l'aime après.

MAD. DE SOLANGE.

Porte vîte cette réponse à madame Dorville, et tu me rapporteras, en revenant, le chapeau que j'avais commandé.

FINETTE.

J'y cours, madame ; (*à part*) mais si pendant mon absence notre second locataire survenait... il n'est pas encore tems.(*haut*) Madame va donc rester seule?

MAD. DE SOLANGE.

Pourquoi pas?

FINETTE.

C'est que s'il vient quelqu'un....

MAD. DE SOLANGE.

Je recevrai. D'ailleurs, qui puis-je attendre? tu sais que je ne connais encore personne dans cette ville.

FINETTE, *à part.*

La connaissance serait bientôt faite.

MAD. DE SOLANGE.

Vas donc et reviens vîte.

FINETTE.

J'obéis. (*à part*) Ma foi laissons aller les choses..... Si on prévoyait tout, on ne ferait jamais rien. (*elle sort*).

SCENE V.

MAD. DE SOLANGE, *seule.*

Elle regrette Valsain... Mais au fond a t-elle tort? Elle a souvent eu à se louer de sa générosité, et moi, je n'aurais jamais eu à me plaindre de sa conduite sans cet esprit de légèreté... Ah! Valsain, Valsain, que ne m'est-il permis de douter encore de votre inconstance.... mais ces lettres qu'on m'a remises à Brest et où vous adressiez à d'autres les mêmes sermens.... Voilà les hommes! Aussi plus j'y pense, plus je m'applaudis du parti que j'ai pris, et je suis bien décidée à ne plus retomber dans le piège auquel j'ai eu le bonheur d'échapper.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

Valsain dans les champs de la guerre
Combattit toujours vaillamment;
Pourquoi le plus franc militaire
Etait-il si perfide amant?
Mais ma retraite a su venger la gloire
De mon sexe par lui trahi...
Car c'est pour nous remporter la victoire
Que de fuir devant l'ennemi.

SCENE VI

MAD. DE SOLANGE, DUTRECHT.

DUTRECHT.

J'ai bien l'honneur d'être le très-humble serviteur de madame. Madame a-t-elle passé la nuit chez elle?

MAD. DE SOLANGE.

Oui, monsieur. Pourquoi cette demande?

DUTRECHT.

Madame a-t-elle bien dormi?

MAD. DE SOLANGE, *à part.*

Quel est cet original?

DUTRECHT.

Du sommeil le plus profond, je gage? j'en étais sur... (*à part*) edredon superfin... (*haut*) et le ciel, comment madame l'a-t-elle trouvé?

MAD. DE SOLANGE.

Le ciel!

DUTRECHT.

Il est mon ouvrage, et comme c'est la première chose qu'on voit en s'éveillant, j'ai voulu que l'azur de son reflet venant flatter agréablement votre imagination...

MAD. DE SOLANGE.

De grace, monsieur, de quoi me parlez-vous, et ou voulez vous en venir?

DUTRECHT.

Et la toilette? Et la glace roulante ne sont elles pas des chefs-d'œuvre de délicatesse et de goût.

MAD. DE SOLANGE.

Ah! Monsieur serait-il?...

DUTRECHT.

Précisément, Madame, Dutrecht tapissier de père en fils depuis un siècle.

Air: *De la sauteuse.*

Dans mon magasin
Surnommé le berceau des modes,
J'ai soir et matin
Presque tout le quartier d'Antin.
Chez moi lit, fauteuil,
Sofa, sécrétaires, commodes,
Soit dit sans orgueil
Séduisent du premier coup-d'œil.
La ville et la cour
Ne se mirent que dans mes glaces;
Je tiens tour à tour
Tables de nuit, bonheurs du jour.
J'ai de plus rideaux,
Tables de bouillotte à deux faces,
Consoles trumeaux
Et tapis en poils de chameaux.
La grace est surtout
La qualité dont je me pique
Et je suis partout
Vanté pour mon excellent goût.
De mon acajou
L'éclat est d'un effet magique,
Aussi ne sais-je où
L'on trouverait pareil bijou.
Têtes de griffons,
Cornes de chevres, cols de cygne,
Griffes de lion,
J'ai tout cela dans ma maison,
Et je ne vois point
Un seul confrère qui soit digne

D'être sur ce point,
Mon maître et même mon adjoint,
Je leur fais la loi,
Et sans médire
Je puis dire
Qu'aucun n'a ma foi,
Des pieds de biche comme moi.

MAD. DE SOLANGE.

Avez-vous fini, monsieur.

DUTRECHT.

Oui, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Puis-je savoir, maintenant, le motif qui me procure le plaisir de vous voir?

DUTRECHT.

Il est un peu intéressé puisqu'il faut vous le dire.

MAD. DE SOLANGE.

Comment donc n'avez vous pas été payé.

DUTRECHT.

Oui, madame.....

MAD. DE SOLANGE.

A la bonne heure, et je vous crois trop honnête homme....

DUTRECHT.

A moitié, madame, à moitié.

MAD. DE SOLANGE.

Comment?

DUTRECHT.

Oui, madame votre femme de chambre a payé comptant tout ce qu'elle a pris chez moi; mais tout ce que j'ai fourni à monsieur votre mari....

MAD. DE SOLANGE, *riant.*

A mon mari, dites vous?

DUTRECHT.

Oui, madame, à lui même. Vous riez? C'est fort bien; mais j'espère que cela ne souffrira pas de difficultés?

MAD. DE SOLANGE.

Il en existe pourtant une petite.

DUTRECHT.

Et laquelle, s'il vous plait?

MAD. DE SOLANGE.

C'est que je ne me connais pas de mari.

DUTRECHT.

Ah! Madame n'est pas mariée? (*à part*) Je vois ce que c'est. Raison de plus pour me tenir sur mes gardes (*haut*) mariée ou non, madame, j'espère que vous reconnaîtrez la dette?

MAD. DE SOLANGE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur... je ne la reconnais pas.

DUTRECHT.

Et mois, je reconnais mes meubles En voici la facture qui se monte à douze cents francs, et je ne sors pas d'ici que je ne sois payé.

MAD. DE SOLANGE.

Monsieur, savez-vous bien que ce ton là ?....

DUTRECHT.

Vous déplait ?... J'en suis très-fâché, mais certainement je ne suis pas d'humeur à souffrir des querelles qui ont pu survenir entre monsieur et madame, depuis l'époque où j'ai fourni mes meubles, ce qui est acheté est acheté.

MAD. DE SOLANGE.

Cet homme extravague... Finette?...

DUTRECHT.

Ah ! vous pouvez appeler, je ne sortirai pas sans mon argent.

MAD. DE SOLANGE.

Finette? Madame Bertrand?

SCENE VII.

MAD. DE SOLANGE, DUTRECHT, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh! bien, pourquoi donc ce bruit? (*à part*) Hai! hai! madame de Solange! dissimulons.

DUTRECHT.

Eh! tenez, madame, voici l'homme à qui j'ai livré ma marchandise.

MAD. DE SOLANGE.

Germain ici?

GERMAIN.

Enfin c'est madame de Solange que j'ai l'honneur de saluer!

MAD. DE SOLANGE, *à Germain.*

Monsieur Valsain serait-il à Paris?

GERMAIN.

Eh! madame, aurait-il pu vivre éloigné de vous?

DUTRECHT.

Non, sans doute, mais mon argent...

GERMAIN.

Avec quelle rigueur vous l'avez traité! est-ce ainsi que vous deviez payer son amour?

DUTRECHT.

Et vous, est-ce ainsi que vous payez mon mémoire.

GERMAIN, *bas à Dutrecht.*

Eh! mon dieu, monsieur Dutrecht, votre mémoire sera acquitté demain... Mais sortez ou vous allez tout gâter.

DUTRECHT.

Tout gâter!..

GERMAIN.

Eh! sans doute; ne voyez vous pas que c'est une surprise que mon maître veut ménager à sa femme.

DUTRECHT.

A sa femme! madame dit qu'elle n'est pas mariée.

GERMAIN, *embarrassé.*

Elle dit... (*riant*) Ah! monsieur Dutrecht pour un homme du monde, permettez-moi de vous dire... Elle n'est pas mariée? Vous ne voyez donc pas?

DUTRECHT.

Je ne vois pas... Je ne vois pas mon argent.

GERMAIN.

AIR : *Du pas redoublé.*

Eh! bien vous le verrez tantôt
Mais sortez et pour cause.

DUTRECHT.

Votre parole, il me la faut...

GERMAIN.

C'est bien la moindre chose.

DUTRECHT.

Oui, mais est-ce de bonne foi?

GERMAIN.

La meilleure du monde

DUTRECHT.

Que le ciel vous entende

GERMAIN, *le mettant à la porte.*

Et toi
Que l'enfer te confonde.

SCENE VII.

MAD. DE SOLANGE, GERMAIN.

GERMAIN.

Pardon, mille fois pardon, madame, de la scène désagréable qu'une méprise vient de vous occasionner. Mon maître n'ayant pu supporter l'idée de vivre séparé de vous, vous a suivie à Paris, et le sort, qui, sans doute, le favorisait, a voulu quil vint louer un appartement dans la maison même que vous habitez.

MAD. DE SOLANGE.

Comment! Valsain loge dans ma maison?

GERMAIN.

Sans doute, madame, de là le quiproquo de monsieur Dutrecht, notre tapissier commun; trompé par le rapport des

circonstances, il vous a de son autorité privée, mariée à mon maître qui donnerait tous les trésors du monde, pour qu'une aussi douce erreur eût un instant de réalité.

MAD. DE SOLANGE.

Valsain est à Paris? je reconnais bien là sa tête.

GERMAIN.

Dites son cœur. Mais le voici lui-même. Je viens de lui apprendre que vous étiez sa voisine et il accourt pour vous en témoigner son ravissement.

MAD. DE SOLANGE.

Il sera mal reçu. (*à part*) Quoiqu'il m'en coûte un peu, mais je dois punir son audace.

SCENE IX.

MAD. DE SOLANGE, GERMAIN, VALSAIN.

VALSAIN, *regardant l'appartement.*

C'est bien, très-bien.

GERMAIN.

Monsieur est content?

VALSAIN.

Oui, tu as fait preuve de goût.

GERMAIN, *à part.*

Et d'adresse!

VALSAIN.

Et tu es bien sûr que madame de Solange loge dans cette maison?

GERMAIN, *bas à Valsain.*

Si j'en suis sûr?... Mais regardez donc... La voilà.

VALSAIN, *bas à Germain.*

Chez moi? c'est charmant! (*haut*) Ah! madame, qu'il m'est doux de me revoir si près de vous, au moment où je craignais de vous avoir perdue pour toujours.

MAD. DE SOLANGE, *froidement.*

Je vous salue, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Les voilà lancés; gare l'explication!

VALSAIN.

Je suis désespéré de ne m'être pas trouvé chez moi à votre arrivée.

MAD. DE SOLANGE.

Qu'auriez-vous donc fait?

VALSAIN.

J'aurais volé au devant de vous. Germain, un fauteuil à madame.

MAD. DE SOLANGE.

Je suis très-bien (*à part.*) il fait les honneurs de ma maison.

VALSAIN.

J'aime à croire que vous ne m'avez pas attendu longtems.

MAD. DE SOLANGE.

Moi, monsieur, je ne vous attendais pas du tout.

GERMAIN, *bas à Valsain.*

Elle voulait donner un coup d'œil à votre logement... glissez là-dessus.

MAD. DE SOLANGE.

Je suis même très-surprise de la témérité que vous avez eue de me suivre à Paris. Mon départ de Brest aurait dû vous faire connaître mes sentimens à votre égard.

VALSAIN.

Il est vrai, mais ils n'ont rien changé aux miens, et le soin que j'ai eu de venir loger dans cette maison vous le prouve assez.

MAD. DE SOLANGE.

Vous m'avouerez, monsieur, qu'il y a plus que de la hardiesse à venir habiter la maison même que j'occupe. C'est une tyrannie, et si vous ne discontinuez vos visites, vous me forcerez encore à quitter ce logement.

VALSAIN.

Mais, madame, de quoi vous plaignez-vous donc? je n'ai pas encore pris la liberté de me présenter chez vous, quoique nous ne soyons séparés peut-être que par un étage, car j'habite le second, et vous?

MAD. DE SOLANGE.

Le second aussi.

GERMAIN, *vivement.*

Oui, monsieur et madame logent sur le même carré.

VALSAIN.

Se pourrait-il?

MAD. DE SOLANGE.

Fort bien! jouez la surprise, monsieur.

VALSAIN.

Je vous jure que j'ignorais....

MAD. DE SOLANGE.

Dès demain je quitte cette maison.

VALSAIN.

J'en fais autant.

MAD. DE SOLANGE.

Je vais loger à l'extrémité de la ville.

VALSAIN.

Je vous y suivrai.

MAD. DE SOLANGE.

Quoi! monsieur, vous oseriez....

VALSAIN.

M'attacher à vos pas, jusqu'à ce que je sois parvenu, à force de soins, d'instances, de prières, à vous ramener au premier sentiment que j'eus le bonheur de vous inspirer.

AIR *nouveau du Doche.*

Je crois encore au sort flatteur
Qu'en vous tout semblait me promettre,
Si cette espoir est une erreur,
Daignez au moins me la permettre; (*bis*)
J'abjure enfin, pour être heureux,
Ces feux qui n'ont qu'une étincelle....
Le plaisir dit : sois amoureux,
Mais le bonheur dit : sois fidèle.

MAD. DE SOLANGE.

Je connais la divinité
A qui votre cœur sacrifie,
Et je ne puis en vérité
Croire à tant de philosophie. (*bis*)
A votre sexe ambitieux
De conquérir la plus rébelle,
Le plaisir dit : sois amoureux,
La vanité : sois infidèle.

VALSAIN.

Quelques soient vos préventions contre-moi, tant que votre main sera libre, rien ne pourra m'empêcher d'y prétendre.

MAD. DE SOLANGE.

Il serait plaisant que monsieur eût formé le projet de m'épouser malgré moi : l'on n'a pas d'exemple de cette importunité; laissez-moi, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Voilà l'instant que je redoutais.

MAD. DE SOLANGE.

J'attends quelqu'un ce matin.... J'ai à écrire.... il faut que je sorte à l'instant même....

VALSAIN, *lui offrant la main.*

Je ne prétends pas vous retenir; mais souffrez que je vous conduise.....

MAD. DE SOLANGE.

J'irai bien seule.

VALSAIN.

De grace....

MAD. DE SOLANGE.

C'est inutile vous dis-je.

VALSAIN.

Puisque vous l'exigez.... (*Il fait un profond salut à madame de Solange, qui le lui rend, et chacun d'eux reste à sa place, attendant que l'autre s'en aille.*)

TRIO.

AIR : *Adieu Marton*, (de l'Epreuve villageoise.)

MAD. DE SOLANGE.

Adieu monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Hélas ! je tremble.

VALSAIN.

Adieu, madame.
Il faut nous séparer, et bannir tout espoir ;
Mais si pour vous j'éteins ma flamme,
Au moins, cruelle femme,
Daignez accorder à mon âme,
La liberté de vous revoir.

GERMAIN, *bas à mad. de Solange.*

Si vous restez (*bis* il va parler jusqu'à ce soir.

MAD. DE SOLANGE.

Chez moi je ne puis vous admettre,
Si vous ne voulez me promettre
De ne plus me parler d'amour.

VALSAIN.

A l'homme heureux qui chaque jour
Vous voit, vous entend tour-à-tour,
Quel entretien voulez-vous donc permettre ?

MAD. DE SOLANGE.

Adieu, monsieur,

GERMAIN.

Nous y voilà.

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Il reste là !

GERMAIN, *à madame de Solange.*

A vous quitter sa vive flamme
Jamais ne se décidera.

MAD. DE SOLANGE.

Adieu, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Hélas ! je tremble !

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Il ne s'en ira pas ;

VALSAIN.

Qui donc retient ses pas?

GERMAIN, *à part.*

Ils n'en finiront pas.

MAD. DE SOLANGE.

Adieu, monsieur...

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Toujours adieu, madame!

GERMAIN, *bas à madame de Solange.*

Sortez, sortez, c'est sur mon âme
De le chasser le seul moyen.

MAD DE SOLANGE, *sortant.*

Adieu, monsieur.

VALSAIN.

Vous me quittez ? (*bis*)

MAD. DE SOLANGE.

Il le faut bien.

VALSAIN.

Encore un mot (*bis*), encore un seul mot d'entretien?

MAD. DE SOLANGE.

Non, non, non, non, je n'entends rien.

GERMAIN, *à part.*

Fort bien,
Il ne soupçonne rien.

SCENE X.

VALSAIN, GERMAIN.

GERMAIN, *à part.*

Elle nous cède la place, je respire.

VALSAIN.

Ah! Germain, tu me vois au comble de la joie!

GERMAIN.

Tant mieux, monsieur, mais puis-je savoir le motif de ce transport soudain?

VALSAIN.

Tu me le demandes?

Air : *Sans être belle, on est aimée.*

A l'extrémité de la ville
Elle veut chercher un azile,
Où l'aveu de ma vive ardeur
Ne troublera plus son bonheur.
Et voilà pour me fuir plus vîte,
Que ses pas s'attachent aux miens;
Elle accourt aux lieux que j'habite;
Ah! je la tiens,
Si c'est ainsi qu'elle me quitte,
Ah! je la tiens.

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur, d'après nos conjectures, je ne vois qu'une marche à suivre.

VALSAIN.

Et quelle est elle?

GERMAIN.

C'est de forcer la belle dans ses derniers retranchemens, et de la réduire par un siége opiniâtre à une capitulation dont elle ne paraît pas très-éloignée, et qui mettra le comble à notre gloire.

VALSAIN.

C'est bien aussi mon intention, une seule chose m'embarrasse.

GERMAIN.

Le manque de munitions, n'est-il pas vrai? mais nous avons dans votre cher oncle une troupe auxiliaire qui peut nous être d'un grand secours dans cette expédition.

VALSAIN.

Si elle veut donner.

GERMAIN.

Elle donnera. Vos dépêches sont parvenues au quartier-général, et la réponse ne peut tarder d'arriver.

VALSAIN.

Il serait peut être plus décent que j'allasse la chercher moi-même.

GERMAIN.

Et plus sage. Les fonds qu'on va chercher, sont toujours plus sûrs que ceux qu'on attend; et votre tapissier veut son argent aujourd'hui.

VARSAIN.

Je cours chez mon oncle.

GERMAIN.

Courez, monsieur.

VALSAIN.

Il n'ignore pas l'amour dont j'ai brûlé à Brest pour madame de Solange; mes lettres lui en ont fait un portrait bien au-dessous encore de la réalité, et ma bouche va si bien lui confirmer l'idée favorable qu'il a dû en concevoir, que je ne doute pas...

GERMAIN.

Oui, monsieur? mais vous savez que sans argent le plus habile n'est qu'un sot, ainsi....

VALSAIN.

Je t'entends.

GERMAIN.

AIR : *de la Chasse.*

Partez, monsieur, sans plus de paroles,
Et songez bien qu'ici je vous attends;
Quand on ne peut compter deux pistoles
Il est permis de compter les instans.

VALSAIN.

Puissé-je enfin, du destin favorable,
Goûtant bientôt les effets bienfaisans,

Toucher le mur d'une femme adorable,
Et les écus du meilleur des parens.

GERMAIN.

Partez, monsieur, etc.

VALSAIN.

Allons, je pars sans plus de paroles,
Dans notre état c'est perdre trop de tems.
Quand on ne peut, etc.

SCENE XI.

GERMAIN, *seul.*

Enfin, le voilà parti! puisse-t-il au moins nous rapporter de quoi satisfaire notre avide tapissier, qui peut-être alors, nous délivrera de ses éternelles visites. Je frissonne encore de la peur qu'il m'a faite tantôt, et sans ma présence d'esprit, je voyais notre projet dans l'eau et notre mariage au diable. Ce qui m'inquiète encore, c'est le caquetage de notre bavarde de propriétaire; un seul mot suffirait pour renverser tout l'édifice de notre bonheur et m'ensevelir moi et Finette sous ses ruines... Belle conclusion! mais loin de nous un tel pressentiment.

AIR : *De Doche.*

Adroit Germain, c'est par des coups de maître,
Qu'on voit toujours tes pareils s'illustrer,
Quand pour nous les fonds vont renaître,
Sentirais-tu ton courage expirer.
Non, redoublons et de front et d'astuce,
Trompons, intriguons sans remords,
Et jusqu'au bout soyons fripons, ne fut-ce
Que pour l'honneur du corps.

J'entends le cher oncle, vivat! les fonds nous arrivent; vivat!.... non parbleu, si Finette ou sa maîtresse s'avisaient de rentrer; tâchons de le congédier bien vîte.

Nota. *Pendant toute cette scène, Germain doit témoigner par sa pantomime la crainte de voir entrer Mad. Solange, et le désir de voir partir M. Duclos.*

SCENE XII.

M. DUCLOS, GERMAIN.

M. DUCLOS.

Ah! te voilà, Germain; bonjour, bonjour, mon garçon.

GERMAIN.

Ah! monsieur, soyez le bien venu.

M. DUCLOS.

Où est ton maître?

GERMAIN.

Ne pouvant résister au désir, au besoin qu'il avoit de vou. voir, il est allé chez vous.

M. DUCLOS.

Ah! diable, tant pis.

GERMAIN.

Et je crains qu'il ne vous y attende, tandis que vous l'attendez chez lui.

M. DUCLOS.

Ce ne serait pas le moyen de nous rencontrer, je retourne bien vîte....

GERMAIN, *à part.*

Bon, madame de Solange ne le verra pas.

M. DUCLOS, *vivement.*

Sais-tu l'usage qu'il veut faire de l'argent qu'il me demande ?

GERMAIN.

L'usage! oui! monsieur, c'est une acquisition dont il vous fera part lui-même.

M. DUCLOS.

Quelque cheval, je gage.

GERMAIN.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'un cheval ? nous sommes bien au-dessus de cela, ma foi.

M. DUCLOS.

Mon neveu n'aime donc plus les chevaux ?

GERMAIN.

Lui, monsieur ? il est changé du tout au tout. Mais songez que le tems passe.

M. DUCLOS.

Qu'aime-t-il donc maintenant ?

GERMAIN.

Ce qu'il aime ?

GERMAIM.

Eh! oui.

M. DUCLOS.

Ce qu'il aime ? ... je ne vous le dirai pas, monsieur, je veux vous ménager le plaisir de la surprise, et je vous prédis qu'elle sera grande.

M. DUCLOS.

Tantm ieux.

GERMAIN.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Si vous saviez tout le fruit qu'il recueille,
Des bons conseils d'un oncle qu'il chérit ;

Si vous voyez son porte-feuille !
Quelle richesse et de style et d'esprit.

M. DUCLOS.

Quoi ! tout de bon ! quelle métamorphose !

GERMAIN.

Je n'ai point là de ses papiers...
Mais le fait est que sans cesse il compose

(à part.) Avec ses créanciers.

M. DUCLOS.

Voilà une réforme qui ne s'accorde guères avec ce que j'entends dire de tous les côtés.

GEMAIN.

Quel rapport désavantageux a-t-on pu vous faire sur notre compte ?

M. DUCLOS.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

On dit que Valsain des long-tems
Fait de très-mauvaises affaires.

GERMAIN.

Quoi ! monsieur, vous ; à soixante ans,
Des envieux, des médisans,
Vous croyez les propos vulgaires ?

M. DUCLOS.

On lui reconnaît du bon ; mais
Des dettes par-dessus la tête.

GEMAIN.

Monsieur, vous ne pourriez jamais
Soupçonner (*bis.*) tout ce qu'on lui prête.

M. DUCLOS.

Dis-moi encore, Germain.

GERMAIN.

Peste soit des questions.

M. DUCLOS.

Qu'est devenue cette jeune veuve qu'il adorait à Brest, et dont il me faisait dans ses lettres un portrait si séduisant ?

GERMAIN.

Eh ! monsieur, comment voulez-vous que je me rappelle ?...

M. DUCLOS.

Tu crains de me répondre.

GERMAIN.

Non, monsieur ; mais vous me parlez de si loin !... ah ! j'y suis.... madame de Solange, chez qui, par parenthèse, il m'envoyait si souvent ?

M. DUCLOS.

Tu t'en souviens ?

GERMAIN.

Comme si j'y étais encore.

M. DUCLOS.

Eh! bien?

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur, oubliée.

M. DUCLOS.

Entièrement?

GERMAIN.

Entièrement.

M. DUCLOS.

Tant pis; d'après le désir qu'il m'avait témoigné d'épouser cette jeune veuve, j'avais fais prendre des informations sur son compte.

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur?...

M. DUCLOS.

Elles ont toutes été à son avantage.

GERMAIN.

Et vous auriez peut-être consenti.

M. DUCLOS.

Ma foi, oui.

(*à part.*) GERMAIN.

C'est un piège (*haut.*) Mais si vous saviez le désir que mon maître a de vous presser dans ses bras, vous seriez déjà...

M. DUCLOS.

Eh! parbleu! je fais une réflexion. Tu auras plutôt fait de courir chez moi, et de dire à mon neveu que je l'attends ici.

GERMAIN.

Moi, monsieur? vous laisser seul? vous ne le pensez pas.

M. DUCLOS.

Va, va, te dis-je, et surtout dépêche-toi.

(*Au moment où il va sortir, Finette entre.*)

SCENE XIII.

M. DUCLOS, FINETTE, GERMAIN, FINETTE; *arrive en fredonnant, un carton à la main.*

M. DUCLOS.

Quelle est cette fille?

GERMAIN.

Je ne sais. (*à part.*) peste soit du chapeau?

FINETTE, *jouant la surprise.*

Ah! mon dieu, pardon, messieurs je me trompe d'étage.

GERMAIN.

Puissiez-vous avoir souvent de pareilles distractions, mon enfant, (*à part*) que le diable t'emporte !

FINETTE, *faisant la révérence.*

Monsieur est bien honnête.

(*Elle entre furtivement dans le cabinet du fond, à droite.*)

GERMAIN, *à part.*

Je l'ai échappé belle.

MAD. BERTRAND, *derrière le théâtre.*

Par ici, mes amis, par ici

GERMAIN.

Ah! diable! le piano de notre veuve! Tout conspire contre nous.

M. DUCLOS.

T'en iras-tu enfin?

GERMAIN.

De tout mon cœur, (*il sort*)

SCENE XIV.

M. DUCLOS, MAD. BERTRAND, *deux hommes portant un piano.*

MAD. BERTRAND, *aux porteurs.*

Posez-le là.. bien... bien, mes enfans... une musicienne! c'est charmant... ah! Excusez-moi, monsieur, je ne vous avais pas vu. Puis-je savoir qui vous demandez? Pardon de l'indiscrétion; mais comme propriétaire.

M. DUCLOS

J'attends monsieur Valsain, (*il s'assied et parcourt un livre.*)

MAD. BERTRAND.

Monsieur Valsain!... Monsieur a donc appris...

M. DUCLOS.

Qu'il est de retour, qu'il loge ici, et en qualité d'oncle, je viens le voir.

MAD. BERTRAND.

Vous êtes son oncle?.. ah! monsieur, vous avez dû éprouver une bien grande révolution...

DUCLOS.

Quand donc cela?

MAD. BERTRAND.

Plus bas, je vous prie, quand on vous a dit qu'il était mort.

M. DUCLOS.

Mort! qui?

MAD. BERTRAND.

Monsieur Valsain.

M. DUCLOS, *se levant.*

Valsain est mort?

MAD. BERTRAND.

Eh! non; parlez plus bas. Mais sa femme le croit toujours.

M. DUCLOS.

Sa femme?

MAD. BERTRAND.

Chut!... ah! ce n'est pas l'embarras, c'aurait été dommage, car c'est bien le plus joli couple!

M. DUCLOS.

Ah! ça, madame, il y a ici du quiproquo; de qui me parlez-vous donc?

MAD. BERTRAND.

Je vous parle d'un fort joli officier, nommé Valsain, arrivé des armées depuis quelques jours, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille; bruit qui s'était répandu et confirmé, au point que sa pauvre épouse le pleure encore tous les jours, et vous sentez que dans l'état où elle est, on ne saurait prendre trop de ménagemens pour lui annoncer cette nouvelle, qui pourrait lui porter un coup....

M. DUCLOS.

Allons, vous êtes folle.

MAD. BERTRAND.

Qu'appelez-vous folle?

M. DUCLOS.

Je voudrais bien voir que mon neveu fut marié.

MAD. BERTRAND.

Je voudrais bien voir qu'il ne le fut pas! c'est que voyez vous, monsieur, sur le chapitre des mœurs et de la décence, je suis scrupuleuse.

M. DUCLOS.

Scrupuleuse...

MAD. BERTRAND.

Oui, monsieur, comme on ne l'est pas.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

Si dans ma maison un jeune homme
Cherchait un cœur à cajoler,
Comme c'est Bertrand qu'on me nomme,
Il trouverait à qui parler.
Et si jamais le téméraire
Croyait pouvoir, l'or à la main,
Venir à bout de son dessein.
C'est à moi qu'il aurait affaire.

SCENE XV.

M. DUCLOS, MAD. BERTRAND, GERMAIN, DUTRECHT.

GERMAIN, *à Dutrecht.*

Quand je vous dis qu'il n'y est pas.

DUTRECHT.

Je l'attendrai.

GERMAIN, *à part.*

Madame Bertrand aura-t-elle été maîtresse de sa langue?

DUTRECHT.

Je ne me soucie pas d'aller et venir éternellement, mes instans sont comptés.

GERMAIN.

Peut-être ne reviendra-t-il pas de sitôt...

M. DUCLOS.

Qui? Valsain?

DUTRECHT.

Oh! il faudra bien qu'il revienne.

MAD. BERTRAND, *sortant.*

Si votre maître n'est pas marié, vous aurez affaire à moi.

GERMAIN, *à part.*

Allons, elle a jasé.

M. DUCLOS.

Monsieur désire parler à Valsain?

GERMAIN.

Hai! hai!

DUTRECHT.

Oui, monsieur. Il a besoin d'une leçon et je viens la lui donner.

M. DUCLOS, *à part.*

Une leçon! *à Germain.* Quel est donc cet homme là?

GERMAIN, *à M. Duclos.*

C'est son maître de piano.

M. DUCLOS.

Ah! ah! Tu ne m'avais pas dit qu'il cultivât cet instrument.

GERMAIN.

Je voulais vous surprendre.

M. DUCLOS, *à Dutrecht.*

Eh! bien, monsieur, êtes-vous content de lui?

DUTRECHT.

Pas trop, monsieur, mais je lui apprendrai...

GERMAIN.

Il est en bonnes mains.

DUTRECHT, *à Germain.*

A-t-il touché ce matin?

GERMAIN.

Non, mais ce soir sans doute...

DUTRECHT.

Toujours ce soir.

M. DUCLOS.

Allons, allons, ce n'est pas de sa faute. On ne fait que d'apporter à l'instant même...

DUTRECHT.

Bah! bah! j'ai beau lui parler, il n'a pas d'oreilles.

M. DUCLOS.

Je me reconnais là, il tient de famille.

GERMAIN.

Mais il ne vous demande qu'un peu de patience...

DUTRECHT.

Eh! voilà déjà huit jours que je lui chante sa gamme et il n'est jamais en mesure.

M. DUCLOS.

Je vous prierai pourtant de me dire franchement si vous croyez en venir à bout?

DUTRECHT.

A bout! je l'espère parbleu bien.

M. DUCLOS.

C'est qu'il ne faudrait pas lui voler son argent.

DUTRECHT.

Qu'appelez-vous, lui voler son argent! apprenez, monsieur, que la probité de Dutrecht égale au moins son talent et sa renommée.

M. DUCLOS.

Dutrecht!

DUTRECHT.

Regardez ces meubles.

M. DUCLOS.

Ces meubles!

GERMAIN, *bas à Dutrecht.*

Taisez-vous donc.

DUTRECHT.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau en bois, en étoffes.

GERMAIN, *à part.*

Où me fourrer?

M. DUCLOS.

Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas pianiste?

DUTRECHT.

Eh! non, monsieur, je suis ébéniste.

M. DUCLOS.

Ebéniste!

DUTRECHT.

Et si ce n'avait été par égard pour la réputation de madame Valsain...

M. DUCLOS.

Madame Valsain!

DUTRECHT.

Oui vraiment; qui pourtant dit n'être pas mariée, et que monsieur soutient l'être.

M. DUCLOS, *prenant Germain par l'oreille.*

Ah! fripon! Valsain est donc marié?

GERMAIN.

Non, monsieur.

DUTRECHT, *saisissant l'autre oreille de Germain.*

Comment! coquin, il n'est pas marié?

GERMAIN.

Si fait.

M. DUCLOS.

Non, si fait; lequel des deux?

GERMAIN.

Eh! bien, non, non.

M. DUCLOS.

Tu ments?

GERMAIN.

Ah! monsieur, est-ce vous que je voudrais tromper?

DUTRECHT.

C'est à dire que monsieur m'a donné la préférence.

GERMAIN.

Je ne dis pas cela.

DUTRECHT.

Pourquoi m'avez-vous soutenu ce matin, que la dame que je voyais, était la femme de votre maître.

GERMAIN.

Parceque je sais qu'un débiteur marié inspire plus de confiance qu'un débiteur garçon, et qu'une femme est une hypotèque...

M. DUCLOS.

Et pourquoi m'as-tu dit que monsieur était un maître de piano?

GERMAIN.

Parceque j'étais sûr, connaissant votre excellent cœur, qu'au seul nom d'un créancier de monsieur Valsain, votre bourse se serait ouverte en faveur de ce cher neveu, pour qui vous avez déjà trop fait, et que j'ai cru de mon devoir de prévenir par un stratagême innocent ce nouvel acte de faiblesse.

DUTRECHT.

Quoi! monsieur, vous seriez l'oncle de mon débiteur!

M. DUCLOS.

Oui, monsieur, j'ai ce malheur là.

DUTRECHT, *à part.*

Il a l'air d'un homme comme il faut. (*haut*) Ce malheur!... Pourquoi donc? un garçon charmant, plein de douceur, d'amabilité, un peu jeune, peut-être, mais qui avec le tems et l'exemple d'un parent tel que vous, ne peut manquer...

M. DUCLOS, *à part.*

Il va me demander de l'argent.

DUTRECHT.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Ah! comment voir sans transports
Un oncle dont la tendresse
D'une imprudente jeunesse
Daigne réparer les torts.
C'est un ami, c'est un père,
C'est un ange sur la terre,
Du soleil qui nous éclaire
Les feux sont moins bienfaisans
C'est d'un dieu la main suprême,
C'est la providence même....
Ce n'est que douze cents francs.

M. DUCLOS, *à part.*

Nous y voilà. (*haut*) Comme je ne suis ni un père, ni un ange, ni une providence, tout ce que je puis pour vous, c'est de faire à mon neveu un sermon ...

DUTRECHT.

Eh! monsieur, un sermon ne paiera pas la dette...

M. DUCLOS.

Non, mais il l'empêchera peut-être d'en faire d'autres.

DUTRECHT.

Ah! vous le prenez sur ce ton là... c'est clair.... tel père, tel fils; tel oncle, tel neveu; mais qu'il ait à me payer ce matin, ou ce soir, signification par huissier, demain sommation correctionnelle, et après demain expropriation forcée.

M. DUCLOS.

M. Dutrecht, le bruit n'avance pas les affaires avec moi.

DUTRECHT.

Aussi ne m'en tiendrai-je pas là, et M. votre neveu saura ce qu'on gagne à jouer un honnête homme.

GERMAIN.

Un honnête homme?

SCENE XVI.

Les mêmes, VALSAIN.

VALSAIN, *à part, et entrant dans un cabinet.*
Oui ! mon juif!

DUTRECHT.
Ciel, je le suis, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

QUATUOR, (du médecin malgré lui.)
Ne pourriez-vous, monsieur Dutrecht,
Parler en termes plus honnêtes ?

GERMAIN.
Vous pourriez, mon cher, sauf respect,
Payer cher le bruit que vous faites.

DUTRECHT.
Je parle comme on parle avec....
Avec des gens tels que vous êtes.

M. DUCLOS.
Sortez, morbleu, sortez d'ici.

DUTRECHT.
Est-ce moi qu'on renvoye ainsi ?

VALSAIN, *à part.*
Comment finira tout ceci ?

VALSAIN, *à part.*
Il faut payer si je me montre.

DUTRECHT.
Non, non, morbleu, non, j'attendrai
Que votre neveu soit rentré.
Oui; malgré vous je resterai, (*il s'assied.*)

VALSAIN, M. DUCLOS, GERMAIN.
Il restera bon gré, malgré.

GERMAIN, *à part.*
Hélas ! tout est désespéré,
Si notre veuve le rencontre.

M. DUCLOS.
Le drôle se flatte, ma foi,
De pouvoir faire ici la loi.
Sans plus tarder retire toi.

GERMAIN.
Croyez-vous faire ici la loi !

DUTRECHT.
Bon ! en criant plus haut que moi
On ne me cause aucun effroi.

VALSAIN.
Je meurs d'effroi ! je meurs d'effroi.

DUTRECHT.
Je puis rester assis, je croi
Sur des fauteuils qui sont à moi.

M. DUCLOS ET GERMAIN.
Ah ! c'en est trop, choisis fripon,
Ou de la porte ou du bâton.

VALSAIN.

Il va sortir de la maison,
Notre homme, enfin, entend raison.

DUTRECHT.

De cet affront j'aurai raison,
Demain l'argent ou la prison.

SCENE XVII.

M. DUCLOS, GERMAIN, *ensuite* VALSAIN.

GERMAIN.

A-t-on jamais vu un impertinent pareil? Insulter le plus respectacle des hommes, le plus tendre des oncles, le plus....

M. DUCLOS.

Me direz-vous, monsieur Germain, comment il se fait qu'avec l'ordre, l'économie et la sagesse de votre maître, ce marchand ne soit pas encore payé?

GERMAIN, *feignant de ne pas l'entendre.*

Que je te retrouve, fripon....

VALSAIN, *accourant.*

Ah! mon oncle, mon cher oncle!

DUCLOS.

Eh! arrive donc, (*à part*) cachons lui mes soupçons.

VALSAIN.

Qu'il me tardait de vous embrasser! et quel plaisir j'ai de vous voir si frais, si bien portant!

DUCLOS.

Oui, je me porte assez bien. N'as-tu pas rencontré sur l'escalier?...

VALSAIN.

Mon tapissier? oui mon oncle; il venait me demander une misère que je lui ai payée.

GERMAIN, *à part.*

Il l'a payé.

VALSAIN.

Vous me regardez? vous voyez que ma santé ne le cède en rien à la vôtre; effet du nouveau genre de vie que j'ai adopté.

GERMAIN.

Que vous avais-je dit, monsieur. (*à part*) Il l'a payé!..

M. DUCLOS.

Tu as donc véritablement renoncé....

VALSAIN.

Au tourbillon? oui, mon oncle. J'ai senti que les plaisirs n'étaient pas le bonheur, et las de voltiger sur les pas de toutes les femmes, je me suis enfin fixé.

M. DUCLOS.

Fixé !

GERMAIN.

A Paris, au centre des arts. (*à Valsain*) Si vous parlez de la veuve, adieu l'argent

VALSAIN, *de même.*

Tu as raison. (*haut*) belles lettres, peintures, musique, tout y est porté à la perfection, et l'étude de ces arts divins va seule désormais occuper tous mes instans.

M. DUCLOS.

Embrasse-moi encore, mon cher Valsain; ce que tu me dis-là me charme d'autant plus qu'on était venu me fatiguer les oreilles de mille propos...

VALSAIN.

De mille propos?...

M. DUCLOS.

Qui ne tendaient qu'à te faire déshériter. Maisje connaissais mon neveu et quelque preuve qu'on ait voulu me donner de ton mariage....

VALSAIN.

De mon mariage! qui a osé vous dire...

DUCLOS.

La propriétaire de cette maison.

GERMAIN, *à part.*

Je l'aurais parié...

DUCLOS.

C'est qu'elle prétendait avoir vu ta femme.

VALSAIN.

Ma femme! qui a pu lui faire croire?...

GERMAIN.

Ah! monsieur, je vois ce que c'est. Madame Bertrand vous aura rencontré hier donnant la main sur l'escalier à notre jolie voisine.

VALSAIN.

Madame de Solange?.... Je n'ai pas....

M. DUCLOS.

Madame de Solange?

GERMAIN, *à part.*

Hai! hai!

VALSAIN.

Oui, mon oncle.

M. DUCLOS.

Elle n'est donc pas à Brest?

VALSAIN.

Elle est ici depuis huit jours; Et plus épris d'elle que jamais je l'ai suivie dans cette ville. Je loge dans la maison qu'elle

habite, mais je jure sur l'honneur, que je suis entièrement libre, que j'occupe seul cet apartement, et que tous les meubles que vous voyez... un piano ici?

GERMAIN, *à part.*

En voilà bien d'une autre!

VALSAIN.

Germain, pourquoi cet instrument se trouve-t-il chez moi?

GERMAIN.

Allons, monsieur, il n'est plus tems de dissimuler, monsieur votre oncle sait tout.

VALSAIN.

Comment?

GERMAIN.

Je lui ai tout dit·

M. DUCLOS.

Oui, mon ami, et je te sais gré de la surprise que tu voulais me ménager. Allons donne moi un échantillon de ton nouveau talent.

GERMAIN.

Oui, monsieur, un petit échantillon? votre oncle aura de l'indulgence, il sait qu'au bout de trois ou quatre mois de leçon....

VALSAIN.

Comment, coquin, tu soutiendras?... Je vous jure, mon oncle, que jamais...

M. DUCLOS.

Je ne veux pas te contraindre... Tu n'est pas marié?

VALSAIN.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DUCLOS.

Voilà tout ce qu'il me faut.

MAD. DE SOLANGE, *derrière le théâtre.*

Finette?

GERMAIN, *à part, appercevant mad. de Solange.*

Notre veuve! il n'y a plus à reculer, il faut que la bombe éclate. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

M. DUCLOS, VALSAIN, Mad. de SOLANGE, *entrant, Mad. de Solange jette son schal sur un fauteuil.*

MAD. DE SOLANGE (*apellant.*)

Finette?... Finette?

M. DUCLOS, *bas à Valsain.*

Quelle est cette dame qui entre si librement chez toi?

VALSAIN, *à part à son oncle.*

C'est elle, ma charmante voisine, madame de Solange (*à part.*) elle revient! bon! je suis aimé!

M. DUCLOS.

Venir seule chez un jeune homme? la démarche est au moins inconséquente.

MAD. DE SOLANGE.

Finette?... elle ne viendra pas! il suffit qu'on soit pressé... (*apercevant Valsain.*) Ah! c'est vous, monsieur? (*à part.*) Allons, il reçoit ses amis chez moi.

VALSAIN.

Il paraît, madame, qu'une affaire importante vous occupe?

MAD. DE SOLANGE.

Très-importante. On m'offre une loge à l'Opéra.... il est tard et ma toilette n'est pas commencée.

VALSAIN.

Il vous faut si peu de chose pour être parée!

M. DUCLOS, *à part.*

Viendrait-elle s'habiller chez lui?

VALSAIN.

Permettez-moi de vous présenter M. Duclos, cet oncle respectable dont je vous ai si souvent parlé.

MAD. DE SOLANGE.

Ah! monsieur, je rougis du négligé où vous me voyez. Mon arrivée toute récente à Paris, le désordre d'un emménagement ne m'ont pas permis... Finette?

M. DUCLOS.

Vous êtes très-bien, madame. Le portrait que mon neveu m'avait fait de vos charmes n'était nullement exagéré, et je ne m'étonne plus que la crainte de vous perdre, l'ait fait voler à Paris sur vos traces.

MAD. DE SOLANGE, *ouvrant le secrétaire.*

Je vois que monsieur vous a déjà instruit de sa folie.

M. DUCLOS, *bas à Valsain.*

Eh! bien, elle ouvre ton secrétaire.

VALSAIN.

Que cherchez-vous donc là, madame ?

MAD. DE SOLANGE.

Peut-on pousser plus loin l'indiscrétion ? il ne me sera pas permis de prendre de l'argent dans ce secrétaire ?

M. DUCLOS, *à Valsain.*

De l'argent ?

VALSAIN.

Je vous jure que j'ignore...

MAD. DE SOLANGE.

Sept heures!... ah! mon dieu! et madame Dorville qui m'attend ! pardon, messieurs.

VALSAIN, *voulant la retenir.*

De grâce, encore un mot.

M. DUCLOS, *le ramenant, tandis que madame de Solange entre dans le cabinet à droite.*

Doucement, Valsain ; par quel hasard faites vous bourse commune ?

VALSAIN.

Madame,... elle est partie ! C'est votre faute, mon oncle ; mais elle va à l'Opéra... vîte, à ma toilette. (*il appelle*) Germain!.... Germain!.... Trois heures auprès d'elle ! ce sera charmant. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*

SCENE XVIX.

M. DUCLOS, *seul.*

Eh ! bien, mon neveu dans ce cabinet ?.... Madame de Solange dans celui-ci ?... le chapeau de l'un sur ce fauteuil, le schal de l'autre sur cette chaise...

AIR : *De l'Opéra-Comique.*

Qui pourra me donner le fil
De cette énime vraiment neuve ?
Dans ce logis Valsain est-il
L'amant ou l'époux de la veuve ?
D'un côté pour qu'il soit amant
Elle accueille trop mal sa flamme,
Et de l'autre il est trop ardent,
Pour qu'elle soit sa femme.

SCENE XX.

GERMAIN, FINETTE.

GERMAIN, *paraissant mytérieusement par l'une des portes latérales.*

Finette ?

FINETTE, *de même à l'autre porte latérale.*

Germain ?

GERMAIN.

Où sont-ils ?

FINETTE.

Je n'en sais rien, mais je sais bien où je voudrais être.

GERMAIN.

Où donc ?

FINETTE.

A mille lieues d'ici.

GERMAIN.

De la crainte ! fi donc, nous sommes en trop beau chemin pour battre en retraite.

FINETTE.

Ou plutôt en assez mauvais pour être battus. Mais enfin, dis-moi ?

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

De leur prétendu mariage,
As-tu bien répandu le bruit

GERMAIN.

D premier au dernier étago
Tout cet hôtel en est instruit,
Sais-tu des langues féminines
Si le caquet nous servira

FINETTE.

Je ne l'ai dit qu'à trois voisines,
Tout le quartier le sait déjà

GERMAIN.

Bravo ! permets qne... (*Il veut l'embrasser, on entend appeler*).

MAD. DE SOLANGE, *dans le cabinet.*

Finette ?

VALSAIN, *de môma à hauche.*

Germain ?

GERMAIN ET FINETTE.

Ils étaient là !

MAD. DE SOLANGE, *paraissant.*

M'entendez-vous, mademoiselle ?

VALSAIN, *de même.*

Voyez si le drôle viendra !

SCENE XI.

MAD. DE SOLANGE *sort de son cabinet en peignoir* et VALSAIN *du sien en robe de chambre.*

MAD. DE SOLANGE.

AIR : *Du quatuor de Félix.*

O ciel ! ô ciel ! quoi ! chez moi-même
Audace extrême

VALSAIN.

O ciel ! ô ciel ! quoi ! chez moi-même
Bonheur extrême.

GERMAIN ET FINETTE.

Hélas ! je meurs d'effroi.

MAD. DE SOLANGE.

M'apprendrez-vous pourquoi
Dans un tel négligé vous vous montrez chez moi ?

VALSAIN.

Chez vous ! mais vous savez très-bien
Que ce logement est le mien.

MAD. DE SOLANGE.

O ciel ! ô ciel ! quelle impudence !

GERMAIN ET FINETTE.

O ciel ! ô ciel ! je suis en transse !

MAD. DE SOLANGE.

Ne lassez pas ma patience
Sortez, Valsain, tout vous en fait la loi.

VALSAIN.

Allons, vous plaisantez, je pense,
Voudriez-vous me chasser de chez moi ?

MAD. DE SOLANGE ET VALSAIN.

C'est moi, c'est moi, qui suis chez moi.

GERMAIN ET FINETTE.

Je meurs d'effroi !

SCENE XII.

VALSAIN, MAD. DE SOLANGE, MAD. BERTRAND, GERMAIN, FINETTE.

MAD. BERTRAND.

D'où vient donc tout ce tapage ?

ERMAIN ET FINETTE.

La bavarde ! sauvons-nous. (*Ils s'échappent*).

MAD. BERTRAND.

Oh ! c'est l'effet de la reconnaissance !

MAD. DE SOLANGE.

Ah ! madame ! vous arrivez fort à propos. Faites-moi le

plaisir de me dire qui de monsieur ou moi habite cet appartement?

MAD. BERTRAND.

Mais vous l'habitez tous les deux.

MAD. DE SOLANGE ET VALSAIN.

Tous les deux!

MAD. BERTRAND, *à Valsain.*

Est-ce qu'elle ne vous a pas encore reconnu?

VALSAIN.

Reconnu!. . pour qui?

MAD. BERTRAND.

Pour son mari.

MAD. DE SOLANGE.

Allons, ils veulent tous que je sois mariée.

MAD. BERTRAND.

Toute la chaussée d'Antin retentit déjà de cet heureux événement.

MAD. DE SOLANGE.

Ciel!

MAD. BERTRAND.

On sait que la résurrection de monsieur votre mari va vous faire oublier les ennuis de dix-huit mois de veuvage.

VALSAIN.

Mais, madame, je n'ai pas le bonheur d'être l'époux de madame de Solange.

MAD. BERTRAND.

Qu'entends-je?

MAD. DE SOLANGE.

Non, sans doute, et je ne sais pas....

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DUCLOS, *ramenant Germain et Finette.*

M. DUCLOS, *à madame de Solange.*

Je tiens les coupables... Ils m'ont tout avoué et j'accours vous rendre la justice qui vous est due.

MAD. BERTRAND.

Coquins!

VALSAIN.

Germain?

MAD. DE SOLANGE.

Finette?

MAD. BERTRAND.

Eux-mêmes.

VALSAIN, *à Germain.*

Misérable ! qui a pu te porter à compromettre ainsi madame?

GERMAIN.

Mon respect pour vos ordres, mon cher maître.

VALSAIN.

Qu'est-ce à dire ?

GERMAIN.

Ne m'aviez-vous pas enjoint de vous louer un logement dans la maison qu'habiterait madame, pour respirer, disiez-vous, l'air qu'elle respirerait ?

VALSAIN.

Eh ! bien ?

GERMAIN, *aux genoux de son maître.*

Eh ! bien ! monsieur, n'en ayant pas trouvé de vacant, j'ai cru pouvoir faire une petite inversion à votre ordre, c'est-à-dire, qu'au lieu de prendre un logement dans la même maison que madame, j'ai pris le même logement que madame dans la maison.

VALSAIN.

Comment, coquin, tu as osé....

FINETTE.

Et comme nous savions que notre mariage dépendait de celui de nos maîtres, nous avons cru devoir établir entre vous deux cette petite communauté de mobilier, bien persuadés que madame, qui d'ailleurs ne voit pas monsieur Valsain indifféremment....

MAD. DE SOLANGE.

Finette !

FINETTE.

Pardon, cela m'est échappé.... Aimerait mieux en passer par tout ce que nous aurions fait, que d'en venir à un éclat scandaleux, qui fait toujours autant de tort à une jolie femme qu'un bel et bon mariage lui fait de bien.

MAD. DE SOLANGE.

Eh ! bien, mademoiselle, vous vous êtes trompez dans votre calcul ; je ne me marierai pas, et vous sortirez de chez moi.

MAD. BERTRAND.

Vous vous marierez, madame, l'honneur de ma maison l'exige.

MAD. DE SOLANGE.

Non, madame, je ne me sens pas assez généreuse pour sacrifier à vos intérêts le bonheur de ma vie entière.

VALSAIN.

Ah ! madame, douterez-vous toujours de mon retour à la raison?

AIR : *En amour comme en amitié.*

La frayeur dont votre abandon
A trop longtems glacé mon ame,
Est une cruelle leçon
Qui doit vous garantir ma sagesse et flamme.
Valsain merita vos mépris,
Mais vous le rendez à lui-même;
C'est au moment de perdre ce qu'il aime
Que le cœur en sent tout le prix.

MAD. DE SOLANGE, *à part.*

Il a pourtant l'air de bonne foi.

M. DUCLOS.

Pouvez-vous balancer si long-tems, quand tant de motifs devraient vous décider?

MAD. BERTRAND.

L'ennui du veuvage.

FINETTE.

Le soin de votre réputation.

GERMAIN.

L'innocence de mon maître.

VALSAIN.

La sincérité de mon amour.

M. DUCLOS.

Les cent quarante lieues qu'il vient de faire.

FINETTE.

Ah! oui, madame, que ne doit on pas espérer d'un homme à qui on fait faire tant de chemin, même avant le mariage?

MAD. BERTRAND, *à Valsain.*

Et d'ailleurs, monsieur....

AIR : *Cœurs sensibles.*

Qu'on approuve votre flamme
Ou qu'on trompe votre espoir,
Pour n'encourir aucun blâme
Il m'importe de savoir
Si vous êtes chez madame
Ou si madame est chez vous?

MAD. DE SOLANGE, *après un moment d'embarras.*

Eh! bien, nous sommes chez nous.

TOUS.

Vous êtes tous deux chez vous.

SCENE XXVI ET DERNIERE.

Les précédens, M. DUTRECHT.

DUTRECHT.

Vous serez chez vous, quand vous m'aurez payé mes meubles.

GERMAIN, *bas à Valsain.*

C'est notre tapissier.

DUTRECHT.

Ainsi, pour la dernière fois, madame....

MAD. DE SOLANGE.

Pour la dernière fois, monsieur, je n'ai rien à démêler avec vous. Parlez à Finette.

DUTRECHT, *à Finette.*

J'espère, mademoiselle....

FINETTE.

Je ne vous dois rien, monsieur, parlez à Germain.

DUTRECHT, *à Germain.*

J'espère, monsieur....

GERMAIN.

Cela ne me regarde pas, parlez à mon maître.

DUTRECHT, *à Valsain.*

Monsieur, j'espère.....

VALSAIN.

Oui, monsieur, vous allez être satisfait, parlez à mon oncle.

DUTRECHT.

Parlez à mademoiselle, parlez à monsieur, parlez à mon oncle... que signifie cette plaisanterie? se moque-t-on de moi?

M. DUCLOS.

Non, monsieur, on ne se moque pas de vous et en voici la preuve. (*Il tire un papier de sa poche.*)

DUTRECHT.

Une lettre de change, sans doute.

M. DUCLOS.

Non, c'est mon adresse. Vous n'aurez qu'a vous présenter demain chez moi.

DUTRECHT.

Jusqu'à quelle heures, monsieur sera-t-il chez lui?

M. DUCLOS.

Jusqu'à midi.

DUTRECHT.

J'y serai à sept heures.

VAUDEVILLE.

FINETTE, *à Valsain.*

AIR : *de M. Alexaxdre Piccini.*

De sa liberté quand pour vous
Madame fait le sacrifice,
N'imitez pas certains époux
Chez qui bientôt l'ennui se glisse.
Qui, las, au bout d'un mois ou deux
Des plaisirs purs que le cœur donne
Presque jamais quand l'Amour sonne
Ne sont chez eux.

M. DUCLOS.

Chez nos jeunes gens c'est en vain
Qu'un malheureux créancier sonne,
Il a beau se lever matin,
Il ne trouve jamais personne ;
Mais qu'un intérêt amoureux
Leur amène jeune fillette,
Ah ! pour acquitter cette dette
Ils sont chez eux.

MAD. BERTRAND.

Que l'on envoie à Tivoli
Jeune fat, beauté surannée,
Un gourmand au café Hardi,
Un bel esprit à l'Athénée,
A Charenton vieil amoureux,
Vieille coquette aux Incurables,
Maris jaloux à tous les diables,
Ils sont chez eux.

GERMAIN.

Combien voyons-nous aujourd'hui
De ces gens nommés parasites,
Fondant sur la table d'autrui
Les intérêts de leurs visites.
Chez vous par leur estomac creux
Avertis de l'heure où l'on dîne,
Entre la cave et la cuisine,
Ils sont chez eux.

VALSAIN.

Conduisez nos jeunes gens Français
Dans les champs poudreux de Bellonne,
Armez leurs bras et placez les
Sous le feu de l'airain qui tonne.
Là, faites briller à leurs yeux
L'espoir d'un trépas plein de gloire
Entre l'honneur et la victoire
Ils sont chez eux.

MAD. DE SOLANGE, *au Public.*

Il est décidé qu'en ces lieux
Nous fixons tous deux notre asile,
Mais soyez toujours à nos yeux
Les maîtres de ce domicile,
Et si quelque voisin fâcheux
Voulait troubler vos locataires,
Prouvez en bons propriétaires
Qu'il sont chez eux.

3

FIN.

De l'Imprimerie de FROULLÉ, rue Montmartre n°. 133.

